DISSERTATION

N° 292.

SUR

LES SYMPATHIES MORBIDES,

CONSIDÉRÉES SEULEMENT ENTRE LES QUATRE PRINCIPAUX ORGANES;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 décembre 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR PIERRE-JULES MATHEY, de Tournus,

Département de Saône-et-Loire;

Bachelier-ès-lettres; Elève de l'Ecole pratique; Membre de la Société d'instruction médicale.

Qui benè judicat, benè curat; integritas judicii fons et caput benè medendi.

BAGLIVI, *Opera omnia.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Président.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES,

Objets de mes affections les plus chères, agréez cet hommage comme un faible tribut de ma reconnaissance.

A MON FRÈRE,

ET A MA SŒUR.

Gage d'amitié la plus sincère.

A MONSIEUR PERNET,

Docteur en Médecine à Châlons-sur-Saône,

MON PREMIER GUIDE DANS L'ÉTUDE DES SIENCES MÉDICALES.

Témoignage public d'estime et de remercîmens.

P. J. MATHEY.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Objets de mes affections les plus chères, agréez cet hommage
comme un faible tribut de ma reconnaissance.

A MON FRÈRE,

ET A MA SŒUR.

Corps d'armée le plus sincère.

A MONSIEUR PERNET.

Docteur en Médecine à Châlons-sur-Saône,

mon premier guide dans l'étude très étendue médicale.

Témoignage public d'estime et de reconnaissance.

P. J. MATHIEU.

AVANT-PROPOS.

L'HOMME malade est spécialement l'objet de notre étude ; mais pour le connaître dans cet état, il est indispensable de savoir ce qu'il est dans un état opposé, c'est-à-dire bien portant. Cependant, plus je réfléchis, plus je suis étonné du peu d'attention que le plus grand nombre des médecins donnent à la physiologie dans l'observation des maladies, plus aussi je suis persuadé, et même convaincu que, sans la connaissance exacte de cette dernière, et l'application de ses lois aux phénomènes morbifiques, ceux-ci deviennent inintelligibles pour le médecin, quelque instruit qu'il soit d'ailleurs. La physiologie, cette belle science, qui a fait de si grands progrès dans ces derniers temps, (grâces aux travaux de l'immortel *Bichat* et du savant professeur *Chaussier*) ne mérite-t-elle pas, à juste titre, d'être le jalon du pathologiste, et de l'éclairer de ses lumières partout où il le conduira ? Oui, sans doute, répondrai-je sans balancer. En effet, en quoi consiste la pathologie, si ce n'est dans la physiologie, mais vue dans un autre état ? En somme, c'est toujours la science de la vie. Ainsi, il me semble qu'il est presque de toute impossibilité de se rendre compte des symptômes qu'on observe, et par conséquent de caractériser une maladie, si l'on ne connaît pas, autant que faire se peut, le degré de vitalité

et l'action intestine de chaque organe ; si la science qui nous apprend que tous les actes vitaux sont liés, enchaînés les uns aux autres, et avec une intimité relative plus ou moins grande (*confluxio una, conspiratio una, consentientia omnia* (Hip., *de ali.*)); en un mot, si la médecine physiologique est méconnue.

Pour rendre mon travail plus intelligible, je le divise en trois parties.

Dans la première, je parle, d'une manière succincte, de l'idée qu'on doit se faire du mot *sympathies morbides.*

Dans la seconde, je traite de la relation réciproque entre les quatre principaux organes de la vie, pris dans un état de souffrance.

Enfin, dans la troisième, je fais voir quelle est l'utilité de la connaissance des sympathies morbides.

DISSERTATION

SUR

LES SYMPATHIES MORBIDES,

CONSIDÉRÉES SEULEMENT ENTRE LES QUATRE PRINCIPAUX ORGANES.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle idée doit-on se former du mot sympathies morbides ?

Les termes, dans les sciences, sont comme des monnaies de convention ; c'est pourquoi il importe de les définir pour rendre précisément les idées que l'on veut exprimer, et les mettre, par ce moyen, à l'abri de toute interprétation. Le défaut de s'entendre, dit *Raynal*, a fait souvent couler le sang des hommes, et démontré que la signification des mots était quelque chose.

Mais, avant d'entrer en matière, je dois dire que le mot *sympathie*, dont nous nous payons en médecine, n'est qu'une pure abstrac-

tion, une pure création de notre esprit. Ce n'est, comme l'a dit *Bichat*, qu'un mot heureux qui sert de voile à notre ignorance sur le rapport des organes les uns avec les autres; que, semblable à l'affinité, à l'attraction, à la force vitale, etc., c'est une dénomination métaphysique, qui n'a pour but que de nous indiquer d'une manière abréviative les effets de la matière.

Toutes les parties qui concourent à la formation du corps humain sont régies par une force première, qu'on appelle φυσις, *natura*, *force vitale*, etc. Cette force première d'impulsion existe dès l'instant même que la molécule albumineuse qui doit constituer l'embryon est formée; c'est par elle que cette même molécule se développe, s'organise et s'anime; c'est par elle que la vie commence, s'entretient, et résiste à l'action destructive des agens qui tendent continuellement à altérer l'édifice organique; enfin c'est par elle que chaque tissu de notre économie possède un mode particulier de vitalité. Mais à cette force première, qui est tout-à-fait au-dessus de notre intelligence, et que nous sommes par conséquent obligés de personnifier, de métamorphoser en un être intellectuel, se trouvent subordonnées des lois qui tiennent également aux élémens primitifs de notre organisation, et dont l'essence nous est aussi tout-à-fait incompréhensible, mais dont les phénomènes ne nous sont point inconnus. Ces lois, qui servent à seconder la nature dans son grand œuvre, c'est-à-dire dans la conservation de la vie, en disséminant l'action donnée d'un organe dans toutes les parties du corps; ces lois, qui sont immuables, et qui ne peuvent cesser d'exister qu'autant que la vie elle-même cesse d'être, car elles en sont un des plus grands résultats; ces lois, enfin, qui coordonnent tous les actes vitaux, sont appelées *sympathies*. Les sympathies sont physiologiques et pathologiques. Les premières existent, mais elles sont occultes, c'est-à-dire, qu'elles ne sont pas saisies par nos sens; elles existent tant qu'il y a accord parfait, harmonie la plus complète entre toutes les fonctions qui s'exécutent dans l'économie animale : c'est cet état que nous appellerons santé. Mais si, par un changement opéré dans

un des foyers de la vie, cet état normal vient à se déranger, et que l'état abnormal, caractérisé par des phénomènes qui se passent loin de la partie primitivement affectée, le remplace ; ce sont ces phénomènes que nous nommerons *sympathies morbides*. Ainsi l'on voit que le rhythme physiologique cessant, le rhythme pathologique aussitôt le remplace, ou, en d'autres termes, tout s'exerce d'une manière tacite dans notre économie bien portante ; mais aussitôt qu'elle est malade tout devient visible.

Cela posé, nous définirons les *sympathies morbides*. Un rapport entre toutes les parties du corps, mais particulièrement entre celles dont les liens sont plus intimes, qui fait que l'une souffre quand l'autre est affectée de maladie ; ou, ce qui revient au même, un ou plusieurs organes participent en seconde ligne au trouble qui s'est opéré dans un organe, mais d'une manière primitive. Ce n'est donc pas, comme on s'est plu à le dire, un développement contre nature des forces vitales, ni une aberration de la sensibilité, mais bien une des lois de notre organisation.

Ainsi donc, les *sympathies pathologiques* peuvent s'expliquer, je crois, en admettant que la relation qui existe entre les organes pour l'exercice de leurs fonctions, par cela même, devient la source de la communauté de leurs affections. Cette définition une fois donnée, le mot *sympathie*, que nous adoptons faute d'autres, ne sera plus, comme on le dit journellement, du moins pour nous, un mot banal qui ne représente rien, et par lequel on veut tout expliquer en médecine.

J'ajouterai, par anticipation, que toutes les *sympathies morbides* ne sont pas les mêmes ; comme chaque tissu organique a un mode de vitalité différent, il doit aussi y avoir des sympathies différentes. En général, les phénomènes sympathiques prennent le caractère des propriétés vitales où ils se développent. Ces phénomènes sont plus fréquens et mieux développés dans les organes qui sont doués d'une grande vitalité que dans ceux qui en sont moins pourvus : c'est ainsi, par exemple, qu'un rhumatisme n'influencera pas le cœur

aussi promptement et d'une manière aussi sensible qu'une gastrite.

Actuellement, si l'on me demande quel est le principe de ce *consensus* qui existe entre toutes les parties de notre corps, et qui fait qu'elles s'altèrent toutes du plus au moins dans leurs fonctions, lorsqu'une d'elles est malade; je répondrai que je n'en sais rien, que personne ne le sait; et quand on discuterait éternellement là-dessus, à l'aide d'explications subtiles et ingénieusement captieuses, on n'en saurait pas davantage. Malgré la puissance de l'observation, il est des limites que l'on ne peut franchir. On ne peut connaître l'action d'un corps qu'autant que cette action est assez matérielle pour impressionner les sens : c'est ainsi qu'il est impossible au physiologiste de savoir comment se fait la sécrétion d'une glande, il n'en connaît que le résultat. Le chimiste sait très-bien qu'en mettant en contact de l'acide sulfurique et de la chaux, il se forme un sulfate de chaux; mais sait-il ce qui s'est passé dans cette opération? Non; il n'en connaît que le produit. De même que l'essence de la matière nous échappe, de même la cause de l'action souvent ne nous est pas connue. Ainsi ne cherchons pas à expliquer les faits qui ne sont pas explicables; que notre amour propre ne nous porte pas à vouloir pénétrer des mystères trop souvent impénétrables, à créer des hypothèses brillantes, absurdes ou ingénieuses : l'idée majeure qu'il suffit de retenir, c'est que tous les systèmes organiques se coordonnent dans leur mode d'action, s'influencent réciproquement, et que de là naissent, lorsqu'un d'eux est affecté, (si toutefois son organisation et la nature de son affection le permettent), les maladies appelées *générales*.

D'après ce qui vient d'être exposé, ne personnifions donc plus des groupes de symptômes; car ils ne sont tous, en dernière analyse, que l'effet de la souffrance d'un organe qui irradie son affection sur d'autres.

Après avoir donné, en raccourci peut-être, la définition du mot *sympathies morbides*, une question se présente d'elle-même, et il est

de notre devoir de la discuter : c'est de déterminer le rôle que peuvent jouer les nerfs dans les lois qui nous occupent. Point de sympathies sans nerfs ; et en cela je m'appuie de l'autorité de *Willis*, d'*Ettmuler*, *de Vieussens*, *de Bell*, et d'autres médecins modernes, non moins recommandables, tels que MM. *Broussais*, *Alibert*, *Chaumeton*, etc. Les nerfs sont de toute évidence les instrumens à l'aide desquels les sympathies s'effectuent. En effet, aucun acte vital ne peut avoir lieu sans le concours des nerfs ; la presque universalité de ce système, l'intime correspondance de toutes les parties du corps, dans la texture desquels il entre en plus, paraissent suffire, à ce qu'il me semble, à l'explication de tous les phénomènes sympathiques. Mais, ce qui prouve encore que les nerfs sont les conducteurs des lois sympathiques, c'est que ces mêmes lois sont plus manifestes chez les personnes douées d'une grande sensibilité que chez celles qui sont apathiques. Cependant cette règle générale est susceptible de quelques exceptions.

DEUXIÈME PARTIE.

De la relation réciproque entre les quatre principaux organes de la vie, pris dans un état de souffrance.

Toutes les fonctions de l'économie animale, de la concurrence desquelles résulte la vie générale, qui est la somme de toutes les autres, ne jouissent pleinement de leur action qu'autant que les principaux viscères qui sont, à n'en point douter, les conservateurs de notre étonnante individualité, se trouvent dans une intégrité absolue, c'est-à-dire, n'ont éprouvé dans leur structure si délicate

et si compliquée aucun changement de manière à ce que le jeu de leurs rouages, si je puis m'exprimer ainsi, n'en soit dérangé. Les principaux viscères, qui sont au nombre de quatre, l'estomac, le cerveau, le cœur et le poumon, constituent donc un cercle autour duquel roulent tous les mouvemens vitaux, une base sur laquelle repose en entier l'édifice organique ; c'est par eux que toutes les parties du corps sont solidaires, en santé comme en maladie ; c'est par eux que les forces vitales se balancent, se soutiennent et se réfléchissent, comme par un véritable mouvement centrifuge vers les autres. Aussi est-ce sur leur action, augmentée ou diminuée, que doit reposer en dernière analyse tout système général de pathologie, sous quelque dénomination qu'on le produise. Je ne prétends pas dire pour cela que tous les autres organes soient neutres dans la production des phénomènes vitaux : chacun y coopère à sa manière ; mais tous n'ont pas une somme de vie suffisante, tous ne jouissent pas d'une aussi grande autorité dans le domaine physiologique, pour qu'un seul étant troublé de son type normal, il y ait à l'instant même vice d'exécution, dérangement dans l'ordre naturel de la part des autres. Ainsi l'on conçoit que l'encéphale régulateur de la vie animale ; que l'estomac, le poumon, réparateurs, révivificateurs du sang ; que le cœur, dont les mouvemens d'impulsion communiquent, entretiennent dans toutes les parties de l'économie vivante, la mobilité et la vibralité nécessaires à l'exercice des fonctions, on conçoit, dis-je, qu'aucun de ces organes ne peut souffrir que les autres n'y participent, et par conséquent, sans que la vie n'en soit vivement menacée. Heureux l'être privilégié dont les viscères bien sains jouent librement sous les lois bienfaisantes d'un parfait équilibre dans des cavités régulièrement conformées ! Plus l'équilibre organique est parfait, dit l'auteur de l'article *nature* dans le Dictionnaire des sciences médicales, plus la nature est entière, libre, belle, heureuse et rayonnante de santé, d'énergie et d'amour.

Actions irradiées de l'estomac souffrant sur le cerveau.

Dans tous les temps, l'estomac, considéré comme organe digestif, a été pour les médecins le sujet d'une étude spéciale ; dans tous les temps, ils ont senti que l'exercice de ses fonctions était immédiatement lié à la conservation de l'homme vivant; mais dans tous les temps, ils n'ont pas fait assez attention, soit à la fréquence de ses maladies et aux différentes nuances qu'elles présentent, soit à la réciprocité de *consensus* qui existe entre ce viscère et les autres parties de l'économie : *dùm viget stomachus, vigent omnia ; dùm vigent omnia, viget stomachus.*

Etudier l'estomac, rouge, chaud, en un mot, ressemblant à l'érysipele sous l'influence des modificateurs, en relation avec le cerveau, le cœur et le poumon et *vice versâ*, par le moyen des nerfs pneumo-gastriques et trisplanchniques, c'est étudier un des points le plus important de la médecine. Nous suivons cet ordre, eu égard à l'intimité plus ou moins grande entre telle ou telle fonction qu'entre telle ou telle autre.

Le rapport qui existe entre l'estomac et le cerveau est, je crois, bien démontré. Cependant, pour donner plus d'éclaircissement au point que j'examine, je puis énoncer ce qui suit. Qui ne connaît l'effet des liqueurs spiritueuses sur l'organe encéphalique ? Quel est celui qui n'a pas ressenti cet état où l'esprit, plus dispos et plus alègre, laisse échapper l'étincelle de la saillie, la finesse des impromptus, la sémillance des bons mots ; en un mot, cette vivacité spirituelle, après l'ingestion d'une certaine quantité de vin ou de toute autre liqueur alcoholique dans l'estomac. Au sortir d'un banquet, n'est-on pas plus disposé aux actes de la joie, de la colère, et même de la fureur, que dans toute autre circonstance ? Le grand *Alexandre* nous en offre un exemple. J'ai connu, dit M. *Alibert*, une jeune dame qui se livrait constamment à des accès de colère après ses repas. Enfin qui pourra contester l'influence de la faim sur l'organe de la pensée ?

Supposons donc l'estomac souffrant d'une manière aiguë, et voyons comment il se comporte envers le cerveau.

Si nous analysons tous les phénomènes cérébraux qu'on observe alors, nous allons trouver les suivans : les malades sont tristes, taciturnes ; parfois des mouvemens d'impatience s'emparent d'eux ; ils éprouvent un tintement d'oreilles, leurs yeux sont languissans ; il y a des éblouissemens, des douleurs susorbitaires, une gêne dans les mouvemens des yeux ; quelquefois ils versent des larmes en abondance, sans que des causes morales les aient excitées. Plus tard, la céphalalgie, qui a toujours lieu à la partie antérieure de la tête, devient excessive ; il y a de la somnolence ou plutôt de l'insomnie ; il existe du trouble dans les facultés de l'entendement ; les idées deviennent confuses ; des rêves inquiétans fatiguent les malades, ils sont pris de découragement ; l'esprit se dirige vers des objets sombres ; il y a de l'inquiétude, du soupçon. A un degré plus élevé, il y a passage brusque de l'état de langueur à un état opposé qu'on appelle *délire*. Ce délire est caractérisé par l'incohérence des idées, par des cris, le grincement de dents, des mouvemens convulsifs. Certains malades sont portés à la colère, d'autres à la joie : ils éprouvent un soulagement par l'aspersion de l'eau froide sur la tête ; leurs yeux sont vifs et animés. La sensibilité cérébrale est quelquefois tellement exaltée, que les moindres stimulans moraux amènent le spasme et les lipothymies.

En général, tous ces phénomènes sympathiques varient suivant l'idiosyncrasie, l'âge et le sexe des individus ; mais ils n'en constituent pas moins, ce me semble, la fièvre dite *maligne* ou *ataxique*. Qu'il me soit permis de hasarder quelques réflexions sur cette fièvre, si importante à bien connaître, soit par sa fréquence, soit par ses résultats, et cependant qui est si peu connue.

Combien les auteurs ont été partagés d'opinions relativement à l'essence de la fièvre *maligne* ou *ataxiqne* ! Quelle peut en être l'origine ? la voici. L'homme est naturellement curieux et inquiet, il ne peut voir s'opérer des phénomènes sans en rechercher la

source première, mais, ne pouvant la trouver physiquement, alors ou il l'établit en tirant des conséquences sur les phénomènes qui ont frappé ses sens, ou bien son imagination la lui crée. C'est ainsi que dans la maladie qui nous occupe quelques médecins ont dit, eu égard aux symptômes nerveux, qu'elle était essentiellement nerveuse, et que son siége devait être nécessairement dans le cerveau ou dans tout le système nerveux en général. D'autres, pour expliquer les dangereux effets de la fièvre maligne, ont supposé une cause interne, mais cachée, laquelle, par son perfide caractère, agissait avec violence sur le principe vital, tendait à le détruire, et résistait le plus ordinairement à toute médication, quelque alexipharmaque, quelque cordiale qu'elle soit. C'est d'après un tel raisonnement, qui n'est pourtant qu'absurde, que le nom seul de *malignité* a été si en horreur à tout le monde, et qu'on a regardé et même que quelques personnes regardent encore comme voué à une mort certaine un homme affecté de fièvre maligne. Aussi *Sydenham* a dit avec justesse : « Le nom de *fièvre maligne* a été plus pernicieuse au genre humain que l'invention de la poudre à canon.» Tant il est vrai de dire que toutes les fois que l'homme se préoccupe d'une idée quelconque, que son imagination s'en empare, aussitôt l'illusion lui met un bandeau sur les yeux, son raisonnement est troublé, et il n'aperçoit dans tout ce qui frappe ses sens que l'objet de sa passion.

Quant à nous, instruit par ce qu'ont écrit nos grands maîtres, instruit par un grand nombre d'observations que nous avons recueillies dans divers hôpitaux de Paris, nous croyons que, dans le plus grand nombre des cas, pour ne pas dire toujours, la fièvre *maligne* ou *ataxique* n'est pas une maladie inconnue dans son essence, et qu'il y a, comme l'a dit *Bordeu*, autre chose qu'une affection du cerveau ; que les symptômes nerveux qui la caractérisent, et qui ne sont que sympathiques, dépendent d'une irritation, mais le plus ordinairement des voies gastriques. En effet, si l'on consulte l'autopsie des cadavres, dont le flambeau doit toujours servir

de guide au médecin, on verra presque toujours des traces d'inflammation à la face interne de l'estomac et des intestins grêles. Pour mon compte, je l'ai observée très-fréquemment ; mais on peut consulter là-dessus *Bonet*, *Baglivi*, *Fréd. Hoffmann*, *Morgagni*, *Lieutaud*, *Bordeu*, *MM. Portal*, *Broussais* et *Prost*. J'ai fait, dit ce dernier médecin (Médecine éclairée par l'ouverture des corps), l'ouverture de plus de deux cents cadavres de personnes mortes dans le cours des fièvres ataxiques, et j'ai constamment observé l'inflammation de cette membrane (gastro intestinale), très-vive après des symptômes violens, faibles dans les tempéramens délicats. Enfin je dirai, avec *Baglivi*, les fièvres ne sont malignes que lorsqu'on les rend telles par une méthode curative vicieuse : « *Quandò ego solus ægrotorum meorum curam incipio, et meâ methodo febres curo; rarò tales malignas febres observo...* »

Maintenant voyons les argumens qui pourraient nous être objectés. Ceux qui, dans cette maladie, ne s'attachent qu'à considérer l'état du cerveau, me diront que quelquefois on a trouvé une injection très-prononcée des vaisseaux de cet organe, un épanchement de sang ou de sérosité dans ses ventricules. A cela je répondrai que le cerveau, qui a d'abord été irrité sympathiquement, peut réellement devenir le siége spécial de cette irritation. Ne voit-on pas journellement des apoplexies dépendre de la rubéfaction des organes gastriques; c'est ce qui les rend si fréquentes chez les ivrognes et tous ceux qui abusent des liqueurs spiritueuses. D'ailleurs les personnes qui reçoivent un coup à la tête, chez lesquelles le cerveau est blessé ou comprimé, non plus que chez les maniaques, n'ont pas pour cela de fièvre maligne. Quant à ceux qui considèrent cette fièvre comme affectant le système nerveux en général, comme un état malin, comme un renversement de la nature, ou qui admettent toute autre hypothèse, il me suffira de leur dire que cette maladie s'observe dans les empoisonnemens, à la suite de l'emploi des vomitifs, pour combattre des symptômes bilieux ; qu'il y a, avant son développement, tension à la région épi-

gastrique, des vomissemens, etc.; et qu'enfin elle peut être déterminée par la présence des vers dans le canal digestif.

Actions irradiées de l'estomac souffrant sur le cœur.

Aucun organe, après le cerveau, ne reçoit plus facilement les influences de l'estomac souffrant que le cœur. « C'est un phénomène remarquable, dit *Bichat*, que toute espèce d'affection un peu forte, née dans l'économie, altère tout de suite les mouvemens du cœur. Tantôt son action est arrêtée momentanément; de là des syncopes, mode de dérangement qui arrive surtout dans les douleurs violentes et subites. Tantôt, et c'est le cas le plus ordinaire, cette action est accélérée; de là des mouvemens fébriles, si fréquens dans toutes les affections locales, mouvemens purement sympathiques, et qui cessent quand l'affection disparaît. » Le cœur peut être considéré relativement à l'économie animale, comme le sont le thermomètre et le baromètre, pour nous faire connaître les variations de l'atmosphère. En effet, c'est réellement par les mouvemens systaltique et diastaltique de cet organe, augmentés ou diminués d'après son état normal, que le médecin supposera une lésion dans une des parties de notre organisme. Il ne faut pas croire que le cœur, comme on a bien voulu le dire, ne soit qu'un agent mécanique, et que la présence du sang est la cause unique de ses contractions; ni, avec *Haller*, qu'il recèle en lui-même et dans la nature de ses propres fibres, le principe de ses mouvemens. Ces deux opinions, aussi exclusives et aussi diamétralement opposées, ne sauraient se concilier, ni avec les notions anatomiques, ni avec un raisonnement sévère.

De toute évidence, les mouvemens du cœur, dans l'état sain, sont entretenus par la présence du sang; car plus ce fluide y arrive en quantité considérable, soit par l'effet d'une course ou par tout autre exercice violent, plus cet organe se contracte avec vitesse: de même un état contraire ralentit ses contractions. Mais doit-on pour

cela ne pas admettre l'influence nerveuse, qui n'est qu'une voie de sympathie? Sans adopter entièrement l'opinion de *Lower*, nous dirons que l'action nerveuse coopère, est un coadjuteur aux moumens du cœur; et pour appuyer cette proposition, nous pourrions prendre des exemples dans tous les organes, mais nous nous contenterons de ce qui suit.

Dans les premiers jour d'une gastrite, le pouls est fréquent, plein, et souvent aussi large qu'il le serait dans une pneumonie la plus franche. Dans une nuance plus élevée, le cœur, fortement impressionné, vibre avec force, et chasse avec une nouvelle vigueur le sang dans toutes les parties du corps; aussi le pouls est accéléré, précipité. Ce redoublement d'action, dans quelques cas, est porté à un si haut degré, les pulsations sont si rapides, qu'il est impossible de les compter. Mais cet état ne dure pas ordinairement très-long-temps. De deux choses l'une : ou l'individu meurt par excès de douleur, ou bien il tombe dans un état de *collapsus* qu'on appelle *adynamie*, mais qui ne représente autre chose qu'une excessive inflammation, qui enchaîne en quelque sorte les mouvemens du cœur. Pendant cet état, le pouls est serré, petit, concentré, irrégulier, intermittent, effacé, faible, rare, mou, se suffla-minant avec une telle facilité, qu'il disparaît par la plus légère pression exercée avec les doigts.

Tous ces changemens opérés dans le type physiologique du pouls, conjointement avec d'autres phénomènes, mais qui ne sont ici qu'en seconde ligne, comme le frisson, la chaleur et la sueur, constituent bien ce qu'on entend généralement sous le nom de *fièvre*.

Qu'est-ce donc que la fièvre? Dans tous les temps on a été si persuadé de l'importance et de la nécessité de pouvoir connaître la cause de la fièvre, qu'on n'a cessé de travailler à cette découverte. Mais combien les auteurs se sont laissé entraîner par les fausses lueurs de leur imagination, que d'opinions disparates, versatiles! que de raisonnemens spécieux, et toujours marqués au coin de la préven-

tion ! en un mot, que d'hypothèses émises sur sa nature ! Selon les uns, c'est une impulsion plus accélérée des liquides pour vaincre une résistance donnée ; selon d'autres, c'est un instrument dont la nature se sert pour expulser un principe morbifique ; selon d'autres enfin, la fièvre suppose une atteinte portée dans l'ensemble de la vie, c'est-à-dire une entité pathologique. Toutes ces incertitudes et ces vacillations nous prouvent manifestement combien l'on est peu certain sur l'essence de la fièvre.

Cependant des conjectures deviennent souvent des opinions qui dominent l'esprit des personnes. C'est ainsi que *Sylvius*, aveuglé par les lueurs de la chimie, qui devait l'éclairer, réduit les causes des maladies à l'acide et à l'alkali ; il ne voyait dans tous les maux que des sels. Au milieu de ce conflit d'opinions, qui semblent véritablement ne s'exhaler que par l'effet d'une pure métaphysique, quel n'est pas l'embarras d'un jeune homme ! Cependant il faut qu'il en adopte une, à moins qu'il ne reste dans un scepticisme déplorable. Mais laquelle doit-il donc adopter ? celle qui lui paraît la plus juste, la mieux raisonnée, la mieux conforme aux lois de la vie ; celle qui, au lit du malade, lui offre plus de probabilité, et à l'autopsie des cadavres se trouve gravée sur les organes. C'est en cela que nous adoptons l'explication qu'en donne M. *Broussais*. L'état fébrile n'est, dans la réalité, qu'un phénomène sympathique, ou le résultat d'une douleur transmise au cœur et à tout l'appareil des capillaires sanguins par l'arbre nerveux, dont plusieurs branches font partie de l'organe souffrant. C'est donc avec fondement que *J. P. Franc* a dit, au commencement de ses *Generalia de febribus* : « *Febris certorum potiùs morborum umbra, quàm ipse morbus est.* »

Mais ce trouble dans les mouvemens du cœur sera en raison, 1.° de sa sympathie avec l'organe souffrant ; 2.° de l'intensité de la phlegmasie ; 3.° de l'idiosyncrasie de l'individu ; 4.° enfin des moyens curatifs mis en usage. De là des nuances différentes dans la fièvre.

Actions irradiées de l'estomac souffrant sur le poumon.

Nous avons vu l'estomac dans un état de souffrance, influençant le cerveau et le cœur; actuellement, pour terminer son mode d'action, il ne nous reste plus qu'à voir comment il réagit sur le poumon. Il ne faut pas croire, comme on l'a prétendu pendant longtemps, que le poumon soit un organe passif, inerte, que l'air pénètre dans son parenchyme d'une manière analogue à celle qu'il ferait pour entrer dans un récipient mécanique, et que la transformation du sang veineux en sang artériel soit la conséquence d'un effet purement chimique. La chose ne se passe pas ainsi. Le poumon, comme toutes les autres parties du corps, est doué d'une sensibilité spéciale: cette sensibilité, dont *Galien* a parfaitement indiqué l'existence, réside exclusivement dans la membrane muqueuse qui tapisse les cellules bronchiques, et de la réunion desquelles résulte le parenchyme pulmonaire. Eh bien! c'est en vertu de cette propriété que ce viscère (semblable en cela à l'estomac par les alimens) admet ou repousse l'air qui lui convient, se l'approprie, l'élabore et le digère en un mot, comme le dit M. le professeur *Richerand*, dans sa Physiologie.

Ces notions une fois établies, c'est-à-dire, ayant reconnu que le tissu muqueux qui se déploie dans l'intérieur des conduits aériens est le siége propre de la sensibilité du poumon, par cela même il doit être le siége le plus ordinaire de toutes les modifications qui s'opèrent dans cet organe, et par cela même ce doit être ce tissu qui doit sympathiser avec tous les autres, soit qu'on prenne ceux-ci dans un état physiologique ou pathologique. Il résulte de là que tous les changemens qui s'effectuent dans l'organe respiratoire, et conséquemment dans la fonction qui appartient à cet organe, dépendent de la membrane muqueuse pulmonaire, affectée primitivement ou d'une manière sympathique.

Actuellement voyons si, lorsque l'estomac est irrité, le pou-

mon n'est pas inflencé ; je ne dis pas toujours, mais du moins dans le plus grand nombre des cas. La chose est indubitable. Aussi M. *Portal* dit, dans son Anatomie médicale : « Combien d'asthmes que *Rivière*, et après lui *Willis*, n'ont-ils pas dit avoir guéris, qui dépendaient d'un vice de l'estomac, et non du poumon ! Combien de maladies, disent *Dumas* et *Bordeu*, dont les symptômes partent de la poitrine, et dont la cause réside dans le ventre ! C'est pourquoi je ne m'arrêterai pas plus long-temps la-dessus, et je passe de suite aux phénomènes sympathiques que présente la respiration dans le cas de gastrite.

Voici ce qu'on observe le plus ordinairement : la respiration, considérée relativement au nombre des inspirations et expirations dans un temps donné, est fréquente, courte, gênée, laborieuse, pénible, oppressive ; d'autres fois elle est grande et élevée. Les malades sont parfois obligés de quitter la position horizontale. Plus tard, cette fonction devient inégale, entrecoupée et intermittente ; enfin les malades peuvent périr comme suffoqués. Chez certaines personnes on observe une exaltation de sensibilité très-considérable du poumon ; elle est quelquefois telle, que cet organe ne peut supporter le contact d'un air trop frais. Dans d'autres circonstances, la sensibilité du poumon semble éteinte, de manière que, ne revenant plus sur lui-même, l'inspiration est presque continuelle. La respiration laisse quelquefois sortir dans l'expiration un air dont la chaleur est sensible au dos de la main, si on la présente à la bouche du malade. Assez souvent l'air expiré affecte l'odorat d'une manière désagréable ; tantôt il est fétide, tantôt il est acide. Ce dernier cas est le plus ordinaire. L'aphonie ainsi que le hoquet se manifestent dans un degré avancé de la maladie. Mais un phénomène singulier, et qu'on observe assez fréquemment, c'est la toux : *stomachus iratus dat tussim.* (*Ettmuller.*) Cette toux, que les auteurs appellent *gastrique*, est, comme tous les phénomènes que nous venons d'indiquer, sympathique, et dépend de la souffrance des extrémités des pneumo-gastriques, nerfs, comme le nom l'indique, qui se distri-

buent aux deux viscères. Dans plusieurs gastrites, dit M. *Broussais*, j'ai rencontré cette complication de toux, quoiqu'il n'y eût point de lésion idiopathique dans le poumon. La toux qui affecte si souvent les enfans ne dépend-elle pas, dans la plupart des cas, de la présence des vers dans l'estomac et les intestins ? oui, sans doute. Or, elle reconnaît donc la même source. Si, après avoir vu la manière dont l'estomac érysipélateux influence le cerveau, le cœur et le poumon, nous n'avons égard qu'aux principaux phénomènes de cette influence, nous verrons que la mort peut en être le résultat, et qu'alors elle aura lieu, par ataxie et apoplexie (cerveau), par syncope (cœur), et par asphyxie (poumon).

Actions irradiées du cerveau souffrant sur l'estomac.

Le cerveau, organe essentiellement nécessaire à l'exercice des fonctions vitales, centre de cette unité sensitive qui est un des attributs des animaux à sang rouge, a le privilége spécial de percevoir des impressions et de créer des idées. Ce viscère, dans l'organisation duquel il n'entre qu'une pulpe nerveuse et des vaisseaux sanguins, a des relations les plus intimes, par le moyen des nerfs qui naissent de sa base et du prolongement rachidien, avec toutes les autres parties du corps. Chez l'homme, le cerveau est, toutes choses égales d'ailleurs, plus volumineux que chez les autres animaux; aussi résulte-t-il de cette différence, que, chez lui, de très-petites lésions organiques suscitent très-fréquemment de violentes réactions cérébrales, tandis que cela n'arrive que fort rarement chez les brutes.

Le cerveau, comme nous l'avons déjà dit, se trouve dans une intime connexion avec l'estomac. Mais, pour donner à notre proposition un degré de certitude qui doit frapper tous les bons esprits, il ne s'agit que de citer les faits suivans. Qui ne sait qu'une affection morale profonde, comme la colère, la crainte de la mort, la frayeur qu'inspire un péril imminent, change tout à coup l'état

de l'estomac, et à tel point, que, si cet organe se trouve distendu par des matières, quelles qu'elles soient, il s'en débarrasse à l'instant même? Bien plus, on a vu des gastrites très-violentes en être le résultat. Moi-même, à l'Hôtel-Dieu, sous les auspices de M. *Husson*, et dans son trimestre de juillet dernier, j'ai eu occasion d'en observer une chez un jeune homme, déterminée par une vive frayeur. La simple description d'un objet dégoûtant ne révolte-t-elle pas certaines personnes jusqu'à déterminer des nausées et des vomissemens ? Enfin qui ne connaît les effets de l'étude sur l'organe de la digestion? Un mauvais estomac, dit *Amatus Lusitanus*, suit les gens de lettres comme l'ombre suit le corps. *Tissot* rapporte (sur la santé des gens de lettres) l'exemple d'*Aristote*, qui, par l'effet de l'étude, était obligé d'avoir toujours sur l'estomac une vessie pleine d'huile aromatique, tant ce viscère se livrait avec difficulté aux actes digestifs. Il s'ensuit de là que l'homme qui pense le plus, du moins en général, est celui qui doit digérer le plus mal. Ainsi donc point de doute que le dérangement d'un de ces organes change le mode d'action de l'autre. Maintenant examinons si le cerveau est susceptible de s'enflammer, et voyons comment il réagit, l'inflammation étant reconnue, sur le principal organe de la digestion.

Le cerveau peut-il s'enflammer? Nous pensons que oui, nous appuyant d'ailleurs de la possibilité où sont tous les organes qui entrent dans la composition de l'homme de subir la même modification, du sentiment de plusieurs auteurs, et enfin de ce que nous avons vu nous-même. Mais, me dira-t-on, est-il toujours possible de distinguer sur le vivant cette phlegmasie de celle des méninges? A cela je répondrai que la chose se peut, en ayant égard au trouble des fonctions intérieures, mais particulièrement à celle de l'estomac. Parmi toutes les causes extérieures capables de produire la céphalite, la commotion du cerveau à la suite d'un coup porté sur la tête paraît être celle qui le détermine le plus souvent. L'inflammation de la substance encéphalique n'est pas très-facile a recon-

naître sur le cadavre; elle consiste seulement dans une rougeur légère de la partie affectée : aussi n'y fait-on le plus ordinairement point attention.

Mais qu'observe-t-on donc relativement à l'estomac lors d'une irritation cérébrale idiopathique? Les malades éprouvent du dégoût (*cibi fastidium*), l'appétit disparaît même entièrement; la région épigastrique se tend, elle devient le siége d'un sentiment d'ardeur tout particulier; la soif se déclare; il y a constipation; la bouche devient amère, il survient des nausées et des vomissemens. Les vomissemens, dit *Tissot*, sont des premiers symptômes dans une irritation cérébrale. *Bonet* est du même avis. Cette disposition aux vomissemens peut être portée à un si haut degré, qu'aucun liquide, tant mucilagineux soit-il, ne peut être contenu dans l'estomac. A cet état se joignent la confusion des idées, la pesanteur de tête, un délire taciturne, etc. Mais tous ces phénomènes-ci appartiennent immédiatement à la céphalite. Je ferai remarquer seulement que, quand le cerveau est irrité idiopathiquement, les phénomènes ataxiques se manifestent très-rarement; ou s'ils se manifestent, leur durée est plus courte que quand cet organe est irrité d'une manière sympathique. De plus, je dirai que dans la céphalite idiopathique les douleurs de tête sont plus profondes, moins violentes, les malades plus promptement plongés dans un état comateux, que quand il y a réaction d'un organe souffrant sur le cerveau.

Quant aux vomissemens, qui sont presque toujours bilieux, je dois dire deux mots. On dit généralement, *vomitus vomitu curatur*. Si cet axiome est juste dans certains, c'est ici où il nous paraît le plus applicable; mais encore il demande beaucoup de restriction. Deux célèbres praticiens, *Stoll* et *Desault*, guidés par l'observation et l'expérience, mais jugeant de la cause de la maladie sur des apparences trompeuses, donnèrent l'émétique, croyant voir dans l'embarras gastrique caractérisé par la disposition aux vomissemens, la cause et la source de tous les phénomènes qu'ils observaient dans les affections encéphaliques. Cependant *Desault*, grand observateur,

ne fut pas long-temps à s'apercevoir que l'évacuation de la bile n'était pas la seule cause du soulagement opéré ; car il vit plusieurs fois l'amélioration des symptômes, quoique l'émétique n'eût produit aucune évacuation. Il conclut de là que l'irritation causée sur l'estomac et le canal intestinal était pour beaucoup dans la guérison, et par la suite il donna l'émétique indistinctement dans toutes les plaies de tête. Selon nous, l'emploi de l'émétique ne peut être avantageux qu'autant que ce médicament est administré dès le début ou sur le déclin d'une phlegmasie cérébrale idiopathique, que, donné dans toutes autres circonstances, il peut avoir des suites fâcheuses. En effet, l'inflammation du cerveau étant très-intense, est, par cela même plus difficile à déplacer, et l'irritation qu'on déterminerait alors sur l'appareil gastrique deviendrait tout au profit de celle de l'encéphale. Cette théorie est applicable dans tous les cas où l'on cherche à déplacer un surcroît de vie siégeant dans une des parties de l'organisme animal.

Actions irradiées du cerveau souffrant sur le cœur et le poumon.

Les nombreuses expériences physiologiques que l'on a faites sur les animaux vivans, et confirmées par l'exercice de la médecine au lit des malades, démontrent d'une manière évidente et incontestable la dépendance mutuelle et réciproque d'action entre ce triple foyer. Je sais bien que *Bichat*, d'une part, auquel nous devons des vues si lumineuses, principalement sur ce point de physiologie, a cherché à démontrer que le cerveau n'exerçait sur le cœur aucunne ifluence directe ; que *Legallois*, d'autre part, par des expériences extrêmement ingénieuses, a prouvé jusqu'à un certain point que les contractions du cœur dépendaient de la moelle épinière, et non de l'encéphale. Cependant, malgré l'autorité de ces deux grands hommes, nous croyons qu'il est impossible, en bonne logique, d'établir en thèse générale, que les mouvemens du cœur ne sont pas subordonnés à l'action cérébrale ; je ne dis pas entièrement,

mais du moins en partie. En effet, en quoi consiste l'entretien de la vie, si ce n'est dans un jeu permanent, une influence réciproque des quatre centres qui font le sujet de notre dissertation? Or, si la chose en est ainsi, de toute nécessité le cerveau doit influencer le cœur, et l'influencer d'une manière directe. D'ailleurs des faits physiques viennent à l'appui de notre assertion. Toutes les passions qui maîtrisent l'espèce humaine n'ont-elles pas une influence bien marquée sur le mode d'action du cœur? Elles peuvent même devenir pour cet organe une cause de lésion. On sait que *Mallebranche*, à la lecture de l'Homme de *Descartes*, fut agité de palpitations violentes. *Aristote* et plusieurs autres philosophes, *Aretée* même, avaient été tellement trompés par ces apparences, qu'ils avaient choisi le cœur pour être le siége de l'âme. La théorie que donne *Cullen* de la syncope n'est-elle pas encore pour nous une arme de défense? « Je suppose donc, dit cet auteur, qu'il y a une force qui, tant que la vie subsiste, réside très-constamment dans le cerveau, s'étend sur les fibres motrices du cœur et de chaque partie du corps. J'appelle cette force *l'énergie du cerveau*, et je pense qu'elle peut, suivant les différentes circonstances, agir avec plus ou moins d'activité sur le cœur. » Enfin le cœur ne reçoit-il pas des nerfs du cerveau?

Les phénomènes sympathiques d'une inflammation cérébrale sur le cœur sont ceux qui suivent : le pouls est très-variable, tantôt il est plein, grand, fréquent, serré, et avec des inégalités et intermittences plus ou moins rapprochées; d'autres fois il est, pour me servir de l'expression de *Stoll*, dur et vibrant comme une corde; il y a des syncopes et des lipothymies fréquentes.

Relativement au poumon, la connexion établie entre cet organe et l'encéphale, à l'aide des nerfs que ce dernier y envoie, fait sentir combien la non-intégrité de celui-ci influe sur la fonction respiratoire. *Morgagni* a vu deux personnes qui, étant mortes d'une maladie pendant laquelle le poumon avait paru immédiatement intéressé, ne présentèrent cependant à l'autopsie, aucune alté-

ration ailleurs que dans le cerveau. *Bonet* et *Willis* citent des exemples semblables.

Le cerveau étant donc affecté, la respiration est bruyante, difficile, embarrassée, entrecoupée, stertoreuse, rare et grande; quelquefois il y a de la toux et un commencement d'aphonie; l'asphyxie peut même s'ensuivre. Lorsque la respiration est grande et rare, il est à présumer qu'il y a une violente inflammation cérébrale.

Actions irradiées du cœur souffrant sur le cerveau, l'estomac et le poumon.

Le cœur, premier agent sensible que l'on observe dans l'embryon, foyer de ce feu secret, dit *Sénac*, qui soutient la vie, et qui ne s'éteint qu'avec elle, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, l'âme matérielle des corps vivans; c'est une espèce de centre où rejaillissent tous les maux du reste du corps. Dès qu'une partie est irritée un peu vivement, il en partage les souffrances en les annonçant par un surcroît de vigueur en vertu de laquelle il enflamme et porte le désordre partout : *cor dat omnibus, et omnibus accipit.* Sa liaison avec tout ce qui constitue l'organisme animal, mais particulièrement avec les viscères les plus importans à la conservation de la vie, étant une source de la fréquence de ses désordres, par cela même devient la cause de ses maladies. En effet, tout organe qui est fréquemment influencé par d'autres qui sont malades, finit par s'affecter lui-même; c'est une loi générale des *sympathies morbides.* Il n'est donc pas étonnant que l'âge adulte et la vieillesse soient le temps des maladies du cœur, d'après le choc continuel de tant de forces.

L'inflammation du cœur n'est pas plus surprenante que celle des autres muscles; aussi *Galien* nous dit-il qu'il l'a remarquée chez les gladiateurs. Il s'enflamme, selon *Cornélius Gemma*, dans les fièvres violentes. L'inflammation du cœur est plus fréquente qu'on ne le croit, dit *Sénac*, et rarement on porte ses vues sur cet organe.

Ce qui confirme de telles opinions, sans avoir égard à la nature des anévrismes actifs, c'est qu'il se forme des suppurations dans la substance de ce viscère : elles n'étaient pas inconnues à *Joubert*, à *Paternus*, ni à *Nicolas Massa*.

Le cœur et le cerveau sont unis l'un à l'autre par une étroite dépendance. Malgré cela, il est extrêmement difficile de décrire les effets sympathiques du cœur malade sur le cerveau, parce qu'alors celui-ci se trouve influencé par deux causes différentes, l'une appartenant au sang, et l'autre aux lois sympathiques. Cependant on observe chez les personnes affectées de cardite, et même d'anévrisme actif du cœur, de la céphalalgie, de l'impatience, de l'irascibilité ; elles sont assiégées par des rêves sinistres, effrayans : il y a de la tristesse et du trouble dans les idées.

Quant à l'estomac, les phénomènes sympathiques sont un peu plus tranchés. Il est d'observation que, chez les individus morts d'un anévrisme actif du cœur, on trouve presque constamment une rougeur très-prononcée de l'estomac. Le fait est attesté par un grand nombre de praticiens ; et moi-même j'ai eu occasion de l'observer plusieurs fois. Eh bien ! cette rougeur est-elle due dans le principe à une véritable phlegmasie de la membrane muqueuse de l'estomac, qui, par son existence, a donné lieu consécutivement à l'anévrisme actif du cœur ? ou l'anévrisme du cœur existant primitivement, a-t-il déterminé la rubéfaction de la muqueuse gastrique ? ou bien enfin cette rougeur dépend-elle de la gêne de la circulation ? c'est ce que je ne me permets pas de décider. Quoi qu'il en soit, chez ces mêmes individus il existe un trouble très-marqué dans la digestion : tantôt cette fonction est considérablement augmentée ; d'autres fois elle ne s'opère qu'avec beaucoup de difficulté. Les malades éprouvent de la pesanteur et une sensibilité assez vive à la région épigastrique ; il y a quelquefois des nausées et des vomissemens.

Les rapports qu'ont entre eux le cœur et le poumon, relativement à leurs fonctions, ne nous permettent pas beaucoup de

distinguer lequel de ces deux organes a été affecté primitivement. Je dirai seulement que, dans l'anévrisme actif du cœur comme dans la cardite, il y a une toux sèche, parfois quinteuse, augmentant au moindre mouvement; une expectoration difficile, assez souvent contenant des stries de sang; une respiration haute, courte et essoufflée.

Actions irradiées du poumon souffrant sur le cerveau.

Le poumon est un organe qui, par la nature de son organisation, et par le rôle essentiel qu'il joue dans l'économie animale, est exposé à un grand nombre d'affections pathologiques, toutes plus ou moins préjudiciables aux individus. En effet, toutes les modifications qui s'opèrent dans la texture de ce viscère troublent toujours du plus au moins l'exercice de sa fonction, c'est-à-dire, la sanguification; d'où il résulte que le sang, ne se trouvant plus dans ces conditions qui sont le propre de la santé florissante, ne répand qu'imparfaitement dans toutes les parties du corps cette chaleur vivifiante qui réveille l'action intestine de tous les tissus, et qui fait que chacun d'eux remplit la tâche que la nature lui a imposée. Mais ce n'est pas tout : le poumon, d'après les principes que nous avons établis, doit, lorsqu'il est malade, sympathiser avec tous les systèmes organiques, ou du moins avec ceux qui concourent le plus à l'entretien de la vie. C'est ce que nous allons chercher à prouver. Cet organe, dont la texture est en quelque sorte toute cellulo-vasculaire, présente encore, comme élémens de son organisation, des nerfs et une membrane muqueuse.

Les membranes muqueuses, en général, sont, indépendamment des usages qu'on leur accorde ordinairement, de véritables sens internes, et par conséquent des tissus de relation; c'est-à-dire, qu'elles influencent et qu'elles sont influencées. En effet pourquoi n'y aurait-il pas des sens internes comme il y en a d'externes? La nature n'est-elle pas une? ne travaille-t-elle pas toujours sur le même plan? L'essentiel de l'homme, ce sont les viscères; et ce qu'il y a

de plus essentiel dans ces viscères, ce sont les surfaces internes. Ce n'est jamais tel ou tel organe qui sympathise en totalité, mais seulement tel ou tel tissu qui entre dans la composition de cet organe. On a beaucoup parlé, dit *Bichat*, des sympathies de l'estomac, des intestins, de la vessie, du poumon, etc. Je vous défie de vous en former une idée, si vous les rapportez à l'organe en totalité, et abstraction faite de ses tissus divers. Nous ajouterons que les sympathies sont d'autant plus considérables, que les fonctions qui dépendent des muqueuses sont plus nobles. C'est ainsi que la membrane muqueuse des voies gastriques est plus intimement liée aux organes que celle, par exemple, de la vessie. Or, établissant une analogie entre la muqueuse gastrique et la muqueuse pulmonaire, sauf leurs usages, nous disons que les sympathies morbides que nous avons observées dans la gastrite, doivent se représenter à quelques modifications près dans la pneumonie. Sachant donc que, quand le poumon présente une cause morbifique, il change l'état physiologique de nos organes de deux manières différentes, nous allons tâcher de montrer quels sont les phénomènes sympathiques dans le second cas, relativement au cerveau, à l'estomac et au cœur, notre devoir n'étant pas de parler du premier.

Un grand nombre de médecins, tels que *Vésale*, *Willis*, *Bonet*, *Valsalva* et *Morgagni*, citent beaucoup d'exemples qui prouvent qu'une lésion organique du poumon peut influencer le cerveau de manière à s'y méprendre. *Bonet*, entre autres, raconte qu'une personne étant morte à la suite d'une fièvre et d'un délire violens, l'ouverture du cadavre en manifesta la cause dans le poumon, enflammé, noir, hépatisé. *Sarcone* dit qu'il a vu souvent des altérations de la raison, continues et successives, naître et se terminer sans conséquences malheureuses, aussitôt que le poids accablant qui opprimait la poitrine se dissipait, et que la maladie s'était jugée par la voie qui convenait le mieux à la nature. D'après cela, il ne nous est plus permis de douter que plusieurs affections cérébrales peuvent être produites par des maladies de poitrine.

Les phénomènes sympathiques du poumon souffrant sur le cerveau sont ceux-ci : la tête est lourde, pesante; une douleur profonde occupe toute sa périphérie; il y a des tintemens d'oreilles, de l'insomnie; les yeux sont injectés, ainsi que les pommettes; enfin les malades sont quelquefois pris de vertiges et de délire; mais, en général, le délire n'est pas de longue durée, car la mort en est bientôt le résultat.

Actions irradiées du poumon souffrant sur l'estomac.

Je ne chercherai point à prouver la liaison qui existe entre le poumon et l'estomac; car se serait me livrer à des répétitions qui deviendraient fastidieuses. La chose étant donc bien connue, j'entre de suite en matière.

De toutes les affections secondaires ou sympathiques qui résultent du poumon primitivement affecté, sans contredit c'est l'estomac et ses annexes qui jouent le plus grand rôle : aussi est-ce sur ce point de pathologie que *Stoll* a tant exercé son génie. Il a appelé *péripneumonie bilieuse* ce genre de complication, ou ces deux états maladifs, d'après l'idée première qu'il avait de sa *polycholie*, et à laquelle il accordait un si grand pouvoir dans la production des maladies. Mais, avant d'apprécier à sa juste valeur cette manière de voir de l'auteur, et qui n'est, comme le dit l'illustre professeur *Pinel*, qu'un jeu de l'imagination, et une vraie fiction donnée pour une réalité, indiquons les phénomènes sympathiques du poumon enflammé sur l'estomac.

Les malades éprouvent une lassitude générale, de la courbature dans les membres, la bouche est amère, pâteuse; il y a aversion pour les alimens trop animalisés et les liqueurs fortes, en un mot, pour tout ce qui peut surexciter l'appareil gastrique; des nausées et des vomissemens bilieux se manifestent : la soif est vive, mais les malades ne ne demandent que des boissons acidules et froides; les hypochondres sont tendus, chauds, gonflés et douloureux; la région épigastrique est le siége d'un sentiment d'ardeur très-pénible

pour le malade; il y a constipation opiniâtre ou déjections de matières bilioso-muqueuses.

La bile est-elle la cause ou l'effet du genre de complication qui nous occupe? telle est la question que nous nous faisons.

On ne cesse de répéter, depuis *Galien*, que les affections gastriques n'ont d'autre cause que la bile, qu'on suppose amassée dans l'estomac et les intestins : là, dit-on, ce fluide irritant ces organes par son contact, donne lieu à des symptômes qu'on appelle conséquemment *bilieux*. *Stoll* surtout, adoptant servilement des explications aussi gratuites, va plus loin; il admet dans certains cas une sorte de surcharge bilieuse, comme *Galien*, mais à laquelle il donne avec emphase l'épithète de *polycholie*. Cette bile, dit-il, lorsqu'elle n'est pas évacuée très-promptement des voies gastriques, où elle est déposée, entre dans un état de turgescence, éprouve un tel changement dans les élémens qui la constituent, qu'elle peut même devenir corrosive et irriter fortement les parties avec lesquelles elle est en contact; ou bien, absorbée et transportée dans diverses parties du corps, déterminer une infinité de maladies. Mais on ne peut, à l'époque où nous sommes, la médecine avancée comme elle l'est, admettre de pareilles explications. Dire que les affections gastriques reconnaissent pour cause la présence de la bile, qui a augmenté dans sa sécrétion et qui a changé de nature, c'est ne rien dire. En effet, tout phénomène réclame un principe, une cause impulsive : or, la bile ne peut pas plus que les autres fluides sécrétés augmenter dans sa sécrétion et changer d'état, sans ques on organe sécréteur lui-même n'ait subi une modification préliminaire. Au surplus, ne voit-on pas journellement des affections gastriques persister après des vomissemens bilieux très-abondans? *Bichat*, dans ses nombreuses recherches faites sur les animaux, a toujours vu l'estomac vide contenir une certaine quantité de bile. D'après ce fait, il n'est donc pas étonnant que la matière du vomissement, soit spontané, soit provoqué par l'art, présente une certaine proportion de ce fluide, et autant de fois qu'on

sollicitera le vomissement, sans que pour cela on soit en droit de conclure qu'il y ait turgescence bilieuse. Ainsi donc ne regardons pas comme simplement humorale la cause qui donne lieu à tant de maladies : de là sans doute tant d'efforts souvent funestes pour les détruire.

Ces considérations générales ainsi exposées, j'en déduis les conclusions suivantes ; savoir :

1.° Que l'opinion de *Stoll* ne repose point sur des observations rigoureuses, ni sur des vues physiologiques.

2.° Que la péripneumonie dite *bilieuse* n'est qu'un résultat de l'influence sympathique du poumon souffrant sur l'estomac, organe qui à son tour réagit sur l'appareil biliaire.

3.° Que la bile ne joue ordinairement dans les affections gastriques qu'un rôle secondaire, et que les lois de l'économie animale nous obligent de remonter aux solides. Ce sont eux, en effet, que la nature a faits dépositaires des propriétés vitales.

4.° Que la quantité de bile déposée dans l'estomac se coordonne à l'état de la muqueuse gastro-duodénique, et à l'idiosyncrasie du sujet. Cette membrane est-elle rouge, injectée, nécessairement le foie, à cause de l'intime consensualité qu'il a avec elle, doit sécréter plus de bile que l'état physiologique ne le réclame.

5.° Que si la bile éprouve des modifications dans sa nature, comme cela me paraît assez probable, il faut en attribuer la cause au foie, et non pas au séjour de ce fluide dans l'estomac et les intestins.

6.° Enfin, que c'est pour moi une vérité de fait bien démontrée que la bile n'est pas la cause des affections gastriques, qu'elle n'en est qu'un des symptômes, et que ce n'est pas sur son élimination que le praticien doit d'abord se diriger, quoique l'expression par elle-même l'indique naturellement.

Actions irradiées du poumon souffrant sur le cœur.

Me bornant à examiner la sympathie d'action entre ces organes, et qui est toujours celle qui se manifeste dans l'invasion d'une maladie, nous reconnaîtrons dans le pouls plusieurs différences : d'abord il est plein, grand, dur, fréquent, fort, ne se sufflamine qu'avec beaucoup de difficulté ; mais la phlegmasie faisant des progrès, alors il change de caractère, il devient petit, concentré, déprimé, presque insensible. Ce second état dans le pouls est dû, 1.° à la douleur, qui paralyse en quelque sorte les mouvemens du cœur ; 2.° à l'embarras du sang dans les vaisseaux du poumon : ce qui le prouve, c'est qu'il devient fort et plein, par une ou plusieurs évacuations sanguines.

TROISIÈME PARTIE.

De l'utilité de la connaissance des sympathies morbides.

Plus on examine les résultats des sympathies morbides, plus on se persuade qu'elles sont d'une utilité indispensable pour le diagnostic des maladies, et plus on est convaincu que la méthode curative, sans le secours de leur connaissance, dans la plupart des cas, n'est qu'empyrique. Nous savons que, toutes les fois qu'un des organes les plus importans à la vie est malade, tous, mais principalement ceux qui ont une corrélation plus intime avec lui, semblent entrer dans une sorte d'érection, pour avertir le médecin qu'une cause perturbatrice trouble l'harmonie physiologique, et lui demander le rétablissement de cette harmonie ainsi dérangée. Or, je demanderai

dans quelle perplexité se trouvera celui qui, faute de cette connaissance, et étant appelé auprès d'un malade, observe un tel trouble dans les rouages de notre admirable machine. Certes, il lui sera impossible de croire, ou du moins cela ne lui viendra pas dans l'esprit, que tous les phénomènes qui frappent si vivement ses sens ne sont que la conséquence d'une modification opérée dans un organe, qui alors influence tous les autres. Mais que dira-t-il donc? Il flottera dans ses opinions; il se perdra en conjectures, en hypothèses, qu'il métamorphosera même en certitude et en réalité; il se jetera dans la science des abstractions, créera des maladies qui n'existeront peut-être point, pour se rendre compte de ce qu'il observe, et son traitement sera tout au détriment du malade.

N'est-ce pas au manque de la connaissance de ces insurrections organiques, et qui fait ici le sujet de notre critique, que certains médecins se trouvent réduits très-souvent à une stérile et pénible expectation, ou qu'ils se voient forcés à faire la médecine des symptômes, médecine qui n'empêche pas les parties malades de souffrir, de se désorganiser et de réagir sur d'autres qui sont saines, mais qui bientôt participeront à l'état morbide; tandis qu'au contraire celui qui est armé de ces instrumens physiologico-pathologiques, devient partie active et intervenante dans la marche des maladies, parce que, connaissant l'organe primitivement souffrant, il peut en maîtriser l'action et opposer sa puissance à la cause morbifique.

Combien les maladies seraient difficiles à étudier, si elles étaient dépouillées de tout effet sympathique! Dans cette locution, nous sommes entièrement opposé au sentiment de *Bichat;* car cet auteur prétend tout le contraire. Mais appuyons-nous de preuves authentiques. Qui n'a pas observé, par exemple, que la phlegmasie, même extrêmement intense de la membrane muqueuse des voies gastriques, se reconnaît plutôt par les phénomènes locaux, tels que la douleur, le gonflement de l'abdomen, etc., phénomènes qui

souvent n'existent point du tout, quoique cependant quelques médecins s'obstinent à les croire indispensables pour constater son existence. De même encore, la cause des vomissemens, des sueurs, des dévoiemens, des migraines, des rétentions d'urine, etc., est souvent bien loin de l'estomac. de la peau, des intestins, de la tête, de la vessie. D'après ce court énoncé, il est notoirement prouvé que les *sympathies morbides* l'emportent souvent de beaucoup sur le trouble de l'organe qui les détermine, et que par conséquent celui qui connaîtra le mieux ces lois sera aussi celui qui traitera le mieux les maladies; il les traitera mieux, dis-je, en second lieu, parce qu'il saura que tout organe influencé d'une manière sympathique peut s'affecter organiquement, et devenir à son tour le point de départ de nouvelles sympathies qui constitueront alors une maladie différente.

Enfin, en dernier résultat, je dirai, en rejetant toute espèce de prévention, en bannissant tout esprit de système, et en m'arrêtant uniquement aux faits, que la connaissance des *sympathies morbides* est la boussole du médecin, la clef de la médecine pratique; que toute personne qui ne se fera pas une idée exacte de ce mode de rapport des organes entre eux, médicamentera à tort et à travers, aura de fausses opinions relativement à la manière dont se font les métastases, quelques complications maladives, les crises, et même sur la manière d'agir de certains médicamens; en un mot, marchera pendant toute sa vie au milieu des ténèbres et de l'incertitude.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Famem vini potio solvit. *Sect.* 2, *aph.* 21.

II.

In acutis affectionibus quæ cum febre sunt, luctuosæ respirationes, malæ. *Sect.* 6, *aph.* 54.

III.

Febrem convulsioni supervenire melius est, quàm convulsionem febri. *Sect.* 2, *aph.* 26.

IV.

Lassitudines sponte obortæ, morbos denuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.

V.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

VI.

Æstate et autumno cibos difficillimè ferunt; hyeme facillimè; deindè vere. *Ibid.*, *aph.* 18.